

MAGHREB



Vient de paraître

Thérèse Fournier, L'olivier bleu, roman. Paris/Casablanca : Jean-Claude Lattès/ Le Fennec, 1996, 158 p., 48DH.

L'olivier bleu décrit dans une langue sucrée-épicée, voluptueuse, les premières saisons du cœur. Cette histoire qui se déroule au Maroc, écrite par une "fille du Rif" qui est aussi française, mais surtout méditerranéenne, ressemble à un conte. Elle est enveloppante, sensuelle comme un voile, lumineuse comme une étincelle dans le désert...

Algérie Littérature/Action — L'histoire que raconte votre roman aurait-elle pu se dérouler ailleurs qu'au Maroc?

Thérèse Fournier - Ayant vécu au Maroc moi-même, ce pays se proposait à l'histoire que je voulais raconter. Ce roman est né d'une image de jeune fille qui regarde à l'extérieur, à partir d'un intérieur; elle se trouve derrière des persiennes mi-closes et regarde vers un extérieur qui est clairement méditerranéen. C'est cela l'image et à partir d'elle, puisque mon expérience sensuelle, physique, était le Maroc où j'ai vécu une période de ma vie, j'ai déroulé le fil, et le cadre marocain est venu.

A L/A — Combien de temps avez-vous vécu au Maroc?

T. F. — Plus de six ans, bout à bout, jamais toute l'année. Bout à bout, depuis 85, dans le nord, je suis une fille du nord du Maroc, le Rif.

A L/A — Pourquoi avoir choisi de raconter cette histoire sous les auspices d'un olivier bleu, et comment expliquer ce titre?

T. F. — L'olivier a une grande importance dans mon histoire, une importance naturelle je dirais, dans un roman pensé, construit et travaillé. Cette importance vient du fait qu'il constitue le point de rencontre permanent : c'est au pied de l'olivier que mon héroïne désire, retrouve, se sépare de sa famille, pousse un hurlement de désespoir... De cet olivier narratif, en quelque sorte, on passe à l'olivier symbole de la Méditerranée. Et s'il est bleu, c'est dû à son aspect pictural,

l'ombre, la lumière, le lever et le coucher du soleil.

A L/A — Quelle importance ont les saisons dans le déroulement du récit?

T. F. — Le récit se déroule sur quatre saisons, en un an. *L'olivier bleu* commence à la saison des mariages, c'est-à-dire en septembre, après les moissons qui est l'époque traditionnelle où effectivement on se marie puisque le travail est fini, les mariés s'unissent, on peut faire la fête, c'est l'automne après tout le travail de l'été. Donc ça commence par l'automne et ça finit de nouveau au printemps qui est une saison du renouveau, le renouveau c'est celui de l'héroïne Mina qui a traversé différentes étapes, les épreuves qui l'ont fait mourir, et c'est aussi le renouveau de la nature. Donc ce roman se divise en quatre saisons, un an étant l'unité de temps des saisons. Ça se passe en milieu traditionnel, ça se passe à la campagne, simplement.

A L/A — Au printemps, Mina, votre héroïne, avoue qu'elle a peur; de quelle façon peut-on avoir peur au printemps?... Je veux dire que l'histoire que vous racontez se termine sur un espoir, mais la peur dont il est question est-elle l'expression d'un danger qui guette et qui fait que l'histoire n'est jamais tout à fait terminée?

T. F. — Le livre finit quand l'héroïne a traversé un certain nombre d'étapes qui vont la faire

mûrir, la changer physiquement; elle est adolescente, elle devient une jeune femme, une toute jeune femme et donc, cette peur, c'est la peur qu'on éprouve face à l'inconnu. On ne sait jamais ce que réserve le futur et même si on est plein d'énergie, même si on va de l'avant, puisque Mina va constamment de l'avant, même si l'histoire va de l'avant, parfois des imprévus surgissent et cette peur, c'est la peur face à quelque chose qu'on ne connaît pas et qui est le futur.

A L/A — Optimisme prudent?

T. F. — Il ne s'agit pas d'optimisme en fait, je crois qu'il faut avancer. On avance d'un pas, on n'a guère d'autre choix que d'avancer; on avance, on va de l'avant. Quand on avance, la peur n'est pas quelque chose de négatif, au contraire; je pense que la peur est un moteur. La peur c'est quelque chose qui vous propulse vers l'avant. Plus de peur, plus d'avancée, plus d'avancée plus de peur; je crois que les gens qui n'ont pas peur... enfin, je crois que c'est bien d'avoir peur.

A L/A — Pouvez-vous nous dire un mot sur la littérature maghrébine, et tout particulièrement la littérature marocaine?

T. F. — Écoutez, c'est l'occasion pour moi de parler d'un de mes auteurs fétiches qui est Mostafa Nissaboury. Il y a cinq ans, on m'a offert un petit ouvrage : *La mille et*

deuxième nuit, c'est un petit livre publié aux Editions Choof, je crois que c'est une maison d'édition qui n'existe plus. Le texte est d'une puissance absolument magistrale. Mostafa Nissaboury, que j'ai eu l'occasion de rencontrer, est un homme qui travaille dans une banque, une administration, donc qui a une vie à la Kafka en quelle sorte, sans dire que sa vie est kafkaïenne, et qui écrit la nuit. Ce livre est pétri de mots qui pourraient parler à la fois pour le Maroc et pour tout le Maghreb; il est presque universel. Ensuite, il y a Mohammed Dib, bien entendu, pour la littérature algérienne, qui est un classique. Il y a aussi tous les jeunes écrivains.

A L/A — A qui pensez-vous?

T. F. — Rachid Mimouni...*L'Olivier bleu* est dédié à Naguib Mafouz. Naguib Mafouz comme écrivain de langue arabe, ça c'est très important pour moi. C'est un écrivain de langue arabe, je crois qu'il est l'exemple vivant du fait que l'arabe est une langue qui vit, qui vit dans l'actualité d'une littérature, dans la modernité, qui n'est pas que la langue du Coran. Naguib Mafouz qui a été traduit dans toutes les langues, je le lis indifféremment en français ou en espagnol. Naguib Mafouz, c'est aussi un hommage à un homme d'une humanité, d'une ouverture d'esprit, d'une sagesse exceptionnelle qu'on a voulu supprimer puisqu'il a été victime

d'un attentat. Il a dit d'ailleurs qu'il avait eu l'impression que c'était un chien qui lui sautait au cou, je pense qu'on en est là. Je porte à ses textes un grand intérêt : j'entre dans ses univers

A L/A — Parlez-vous arabe?

T. F. — Je ne parle pas arabe, parce qu'on peut tout à fait vivre au Maroc sans parler l'arabe. Les langues, on les parle par nécessité. Je prends l'exemple du catalan, j'ai parlé catalan parce que j'étais à des tablées où on ne parlait que catalan et là je me sentais exclue. Il fallait que j'apprenne, donc j'ai appris, très rapidement je m'y suis mise. Au Maroc, le marocain on le parle bien entendu comme première langue mais c'est une langue- forteresse, à laquelle s'est ajouté, sans même parler des différents berbères, le français. Dans le nord, il y a de l'espagnol. Donc finalement, tout ça fait que les Marocains vont s'adresser à vous en espagnol ou en français, vous n'aurez aucun problème de communication qui s'attacherait à des choses quotidiennes.

A L/A — Votre livre est, je crois, diffusé au Maroc?

T. F. — Absolument... Ce livre étant édité chez *Lattès*, se posait le problème de son prix à l'arrivée, au Maroc, et dans tout le Maghreb d'ailleurs. Alors à l'arrivée, ça aurait fait 210 dirhams, 210 dirhams c'est la moitié du salaire d'une femme de ménage! Impossible pour un

étudiant de sortir 210 dirhams de sa bourse. Avec les éditions Le Fennec, de Casablanca, on a pris la décision de le publier. Le roman est sorti pour le Salon du Livre de Casablanca au mois de novembre. J'ai fait des signatures au stand du Fennec et *L'olivier bleu* ne coûtait que 48 dirhams! Je me souviens d'une étudiante qui a ouvert son porte-monnaie qui a compté ses dirhams et qui l'a acheté. C'est bien qu'on puisse continuer à lire des ouvrages en français au Maghreb, je trouve ça très important parce que la langue continue à vivre, ne se perd pas.

Propos recueillis par A. K.